

De la dévoration aux arts de la table / Jean Foucault. —
Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب
والترجمة. — N° 9 (2003), pp. 349-358.

Notes au bas des pages.

I. Enfance dans la littérature. II. Nourriture.

PER L1037 / FL133482P

DE LA DÉVORATION AUX ARTS DE LA TABLE

Jean FOUCAULT
Institut International Paris 13

Nous souhaitons examiner ici quelques livres récents pour l'enfance qui permettent de franchir les étapes à parcourir depuis la «dévoration» jusqu'aux plaisirs de la table.

Le sujet est vaste car comme le dit Claudie Danziger dans *Nourritures d'enfance*¹:

Mots et mets se confondent, troublante alchimie, cuisine magique où s'élabore une langue de désir dont la bouche est le lieu (...) *Nourritures d'enfance* et contes de fées renvoient au même mystère.

Dans son introduction à *365 contes de gourmandise* Muriel Bloch, conteuse et directrice de la collection, affirme:

C'est dans la bouche qui naît le conte
Qui a bon appétit a bonne mémoire,
Qui sait outre les mots goûtera la bonne chère.

Nos réflexions s'articulent d'abord sur deux titres publiés aux éditions Thierry Magnier (Paris) en 2002:

- *Coquin Colin* de Marc Daniau et Roland Badel
- *A table* de Katy Couprie et Antonin Louchard

Ces deux livres se placent aux deux extrémités du champ délimité par notre intitulé: d'un côté nous sommes au cœur du fantasme de dévoration qu'il faut dépasser, de l'autre nous croisons le rapport culturel à la nourriture.

Coquin-Colin présente l'aventure d'un enfant qui, à l'occasion de son petit déjeuner, veut - et va - tout avaler: son assiette, ses parents, son quartier («la rue et les promeneurs de chiens»). Et, puisqu'on ne s'arrête

(1) *Nourritures d'enfance, souvenirs aigres-doux*, Autrement, avril 1992, p. 13 (éditorial).

pas en si bon chemin, il finit par avaler le monde entier. Il reprend deux fois de l'Amérique, car c'est très bon. Cela rentre aussi dans le plaisir d'en rire: comment pourrait-on sérieusement envisager de reprendre deux fois du même monde?

Alors qu'il semble en avoir fini, il gobe encore les nuages pour son quatre heure.... Evidemment tout cela est très consistant il a besoin maintenant de boire: il ne boit rien moins que l'océan. Il absorbe vraiment tout! C'est alors que surgit un grave problème: non seulement il est devenu très gros, énorme, mais il se retrouve seul: il n'y a plus personne autour de lui:

Coquin Colin aurait bien aimé les bras de sa maman. Alors l'immense
Coquin Colin pleura.

Peut-on être vivant en ayant ingurgité tous les autres, le monde physique en son entier? Non bien sûr! Il y a des limites à ne pas dépasser. L'équilibre sera rétabli par la nature: l'enfant va tout restituer, car il va pleurer «la mer et les nuages», «vomir» les montagnes et les champs, «la boulangerie et le camion des pompiers». Tout rentre donc dans l'ordre avant que le livre ne se referme.

c'est à ce moment là seulement que l'enfant va enfin pouvoir dormir, au milieu de ses objets familiers. Et le matin suivant, après avoir avalé son bol de «Crispipops» comme le jour précédent, il se rend tout simplement dans la salle de bain pour se brosser les dents... Le rituel quotidien a repris sa place.

Bien qu'ayant une famille, l'enfant héros de ce livre est un solitaire. Il absorbe seul, dans une pièce nue, le contenu du bol de son petit-déjeuner. Il sera d'ailleurs toujours seul le lendemain quand il prendra son nouveau petit-déjeuner et se brossera les dents. Il y a certes des adultes mais ils semblent vivre dans un autre monde, tellement ils se révèlent indifférents à l'enfant! Ils sont tellement petits, inexistantes, face à la montée de sa volonté de puissance!

Il faut voir dans ce mouvement le monde intérieur qui surgit, enfle, domine: l'enfant a besoin de combler un manque. Le manque de cette mère qui dans une autre pièce, s'occupe d'un petit bébé, le petit frère. Du père qui dort dans le fauteuil. Ainsi du matin au soir, à tout moment, l'enfant est seul, il surprend ses parents très «occupés», à moins qu'ils ne

soient totalement absents. Dès lors Coquin Colin, en quelque sorte rejeté du monde, va avoir l'envie non pas de le fuir mais de s'y opposer en l'absorbant. Ainsi le monde sera bien obligé de reconnaître son existence! Mais cette absence de distance crée une situation impossible: tout avaler ne rend pas heureux. L'enfant lecteur ou l'enfant auquel on lit le livre pourra faire ce cheminement, tempérer ses rêves de dévoration: s'il va jusqu'au bout de ce fantasme, il se retrouvera sur une voie sans issue.

Tout manger c'est faire sien le *tout-monde*. Pourtant d'autres rapports peuvent s'établir. En fin de parcours, le livre montre la chaîne resocialisée du fonctionnement matinal: après le petit déjeuner on se brosse les dents. Il n'y a plus ce «pas de côté» ce dérapage dans l'imaginaire effectué la veille par Coquin Colin.

Cette fuite dans la dévoration est manifestée par l'image. Dès la couverture nous sommes face à une bouche grande ouverte, qui montre toute ses dents, une véritable bouche ogresse. Image habituelle dans la représentation de l'ogre, que ce soit dans les illustrations nombreuses des contes de Perrault, celle de Mounira Khemir pour l'ogresse de Nacer Khemir²,...

C'est une

gueule terrible, sadique et dévastatrice, qui manifeste toute l'animalité,

comme l'évoque Gilbert Durand dans *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*³.

Au lieu de craindre la dévoration, le petit homme ici, tout au contraire, inverse la peur et cherche à dévorer l'autre. Quand la crise est passée l'enfant ferme la bouche ou ne l'ouvre que pour se brosse les dents. Celles-ci ont retrouvé un bel alignement, la rangée du haut bien posée sur celle du bas: la bouche n'est plus la gueule qui avale, mais un espace ouvert à la main qui la domestique. Le geste de se brosse les dents les rend douces et propres pour le sourire à venir, pour un autre rapport au monde. Et d'abord sourire à soi-même, s'accepter tel que l'on est: même si devant le miroir de la salle de bain Coquin Colin a fermé les yeux, il a retrouvé le sourire au plaisir de soigner son corps.

(2) Nacer Khemir, *L'ogresse*, Livre de poche, Paris, 1984 (voir la couverture).

(3) p. 90, Dunod, édition de 1995.

Manger c'est entrer en communication avec le monde. Nous suivons encore Gilbert Durand lorsqu'il commente les propos de Gaston Bachelard à ce sujet:

Bachelard peut très bien affirmer que «le réel est de prime abord un aliment. Entendons là que l'acte alimentaire confirme la réalité des substances... L'affirmation de la substance, de son indestructible intimité subsistant par-delà les accidents ne peut se faire que par cette prise de conscience de l'assimilation digestive»⁴.

L'oralité du tout petit est totale et lorsqu'il tète le sein de sa mère, il peut la mordre jusqu'au sang... il avalerait bien le sein. La nourriture et la continuité entre le monde et lui sont au centre de son univers. La mère «suffisamment bonne» comme le dit Winnicott est pourtant celle qui va disparaître mais toujours revenir.

La crainte de manquer, le manque affectif créé ici ce mécanisme d'avidité que décrit Mélanie Klein⁵:

L'avidité est la marque d'un désir impérieux et insatiable, qui va à la fois au-delà de ce dont le sujet a besoin et au-delà de ce que l'objet peut ou veut lui accorder. Au niveau de l'inconscient, l'avidité cherche essentiellement à vider, à épuiser ou à dévorer le sein maternel.

Ce mouvement situe l'enfant parmi les ogres, ou entre l'ogre et le bon géant (car il va tout «rendre» comme Pantagruel). Les adultes trouvent aussi leur plaisir car lorsque le livre pour enfants n'en reste pas aux «enfantillages», leur inconscient, «qui n'a pas d'histoire» comme le rappelait Freud, y trouve son compte. Ce type d'ouvrage prend ainsi sa place dans le monde de l'adulte en proie à un fantasme que l'on croyait résolu. Il est présent dans le plaisir de la lecture que l'adulte peut éprouver à lire ce livre à un enfant.

Mais cette dévoration est aussi une métaphore de l'univers socialisé des adultes où certains gouvernent et achètent le monde dont ils veulent posséder une part toujours plus grande. Dans une récente version du *Chat botté*⁶, l'illustrateur Eric Battut le montre bien. Lorsque le Chat se trouve confronté au marquis de Carabas, dans son château, l'illustrateur

(4) Même édition, p. 293. La citation de Bachelard est extraite de *L'Eau et les rêves*, p. 146.

(5) Mélanie Klein, *Envie et gratitude*, Gallimard, coll. Tel, 2001. Notre citation est en page 18.

(6) *Le Maître Chat ou le chat botté*, Bilboquet, 2001.

nous montre un château qui n'est pas au milieu d'une forêt profonde. Ce château ressemble plutôt à un palais de la Rome antique qui aurait été revisité par Jacques Tati. L'ogre est devenu un personnage assoiffé de territoires, un conquistador: derrière lui figure une carte du monde au temps de la conquête de l'Amérique, et un casque est posé sur la table, datant aussi de cette époque.

Si l'on peut tout dévorer, si le tout petit met tout à sa bouche dans un premier temps, les autres aussi peuvent le dévorer. Alors si la bouche reste fondamentale, il faut en domestiquer l'usage, et c'est tout un art fait de mille manières que chaque aire culturelle explore de façon différente. La volonté de puissance sera contrebalancée par le besoin de protection, le souci de se lier aux habitudes sociales.

Dans son recueil *36 comptines à jouer avec les mains*⁷ Albena Ivanovitch Lair montre comment les mots qui accompagnent les jeux de mains chez les tous petits traitent souvent de la nourriture. Au milieu d'autres fonctions, il y a le doigt «goutteur»:

A celui qui lèche le plat

dit une comptine de Tunisie,

C'est celui qui lèche la soupe

dit-on au Tibet.

Nombreuses aussi sont les comptines qui évoquent l'alimentaire et peuvent tourner totalement «autour du plat». Ainsi cette version d'une comptine de Kabylie «La poule a pondu l'œuf»:

Le pouce l'a ramassé.

L'index l'a cassé.

Le majeur l'a cuit.

L'annulaire l'a mangé.

Le petit riquiqui a léché le plat.

La littérature orale puis le livre d'enfance, apportent à l'enfant la connaissance intime du rapport de sa propre culture à la nourriture. Le lexique lui-même est porteur de l'originalité de chaque pays, de chaque groupe social. Ainsi par exemple pour ce qui est des différentes façons

(7) «36 comptines à jouer avec les mains», Albena Ivanovitch Lai, Flammarion collection Père Castor, 2001.

de marquer ce lien entre les mots et la nourriture. La langue française a développé un vocabulaire important ne serait-ce que dans les différentes expressions pour rendre le fait de «manger»⁸.

Albena Ivanovitch Lair, d'origine bulgare, a traduit une comptine finlandaise qui comporte un seul mot, habituellement traduit par «manger», à chaque ligne d'une comptine à jouer avec les mains. La traductrice inventera «dévorer», «chipoter», «picorer» «savourer», «manger», mieux adapté aux nuances françaises sur la question, pour décrire cette aventure de petits corbeaux:

Celui-ci va dévorer
 Celui-ci va chipoter
 Celui-ci va picorer
 Celui-ci va savourer
 Et le tout petit n'aura rien à manger.

Très tôt les tous petits par ces jeux sont sensibilisés à ces subtilités. Initiés aux arts de la bouche, les enfants cheminent au-delà et, comme le dit Jean Perrot, ils sont aujourd'hui «entre le chocolat et le virtuel»⁹.

Le fantasme de la dévoration n'empêche pas aussi l'existence de la crainte sociale du manque, et l'évocation de la famine - présente ou toujours possible - est, là aussi, de toutes les cultures. Dans plusieurs régions françaises - dont la Picardie - un conte évoque «la soupe à cailloux»: faite pour tromper le loup vorace, elle est également signe des difficultés de la vie quotidienne. Au cœur de cette région la ville d'Amiens possède en son centre une rue qui porte le nom de «rue des Trois-Cailloux».

Dans un album-CD paru récemment, *A l'ombre du baobab*, figurent plusieurs comptines et berceuses africaines qui évoquent aussi la famine¹⁰.

Cette peur du manque toujours possible ne figure pas seulement dans les comptines africaines¹¹. Elle était très présente dans la société au Moyen

(8) Dans un autre domaine, celui de la neige c'est la langue inuit qui a le plus finement établi les distinctions: elle a plus de trente noms pour la désigner, dans son aspect et sa couleur.

(9) *Jeux et Enjeux du livre d'enfance et de jeunesse*, éditions du Cercle de la librairie, Paris, 1999.

(10) *A l'ombre du baobab*, Didier Jeunesse, Paris, 2002.

(11) Voir notamment chez Didier Jeunesse les albums-CD musique:

A l'ombre de l'olivier (comptines du Maghreb), 2002.

A l'ombre du Baobab (comptines d'Afrique noire), 2001.

Age en Europe¹². Aujourd'hui, à la peur de la pénurie s'est substituée celle de l'aliment malsain.

Dans un imagier¹³ intitulé *A table* Katy Couprie (illustratrice) et Antonin Louchard (auteur) présentent une «soupe aux cailloux», après une «soupe au lait», une «soupe à la grimaces», expressions imagées qui ne dénomment pas des soupes «réelles» mais désignent des comportements sociaux. Les véritables soupes sont représentées ailleurs.

En page de garde de ce livre figure une serviette impeccable, et avant la quatrième de couverture, une serviette sale. Entre les prend place le repas et tous les «arts» de la table, les mets et le couvert. Les premières images représentent des bouches qui avalent la nourriture, que ce soit à l'aide d'une fourchette ou avec la main. Le mode de présentation de ce livre est très original, dans la lignée d'un autre imagier réalisé par les mêmes auteurs, *Tout un monde*. Sous la direction de Katy Couprie, une formule identique a été reprise pour *Un monde palestinien*¹⁴, imagier réunissant des créations d'illustrateurs de Palestine.

Le principe de ces imagiers est de mêler les différentes matières à disposition du plasticien (photo, gravure, installation, gouache, aquarelle, ...) et de produire un enchaînement d'images qui viennent par association d'idées, associations produites par l'objet, par rapprochement de l'idée sur laquelle l'image permet de rebondir... Ainsi par exemple le lait fait penser à la vache qui fait penser au pré qui fait penser à l'herbe qui fait penser à la barbe – donc au visage,.... Selon ce mode de fonctionnement le déroulement d'un repas «à la française» suit son cours naturel: la viande (de poulet) précède la laitue qui précède le fromage (l'installation qui illustre ce dernier présente un «véritable» camembert mais sur la boîte est dessiné un corbeau et au-dessous passe un renard peint à la gouache...), les fruits,

(12) Madeleine Ferrières, *Histoire des peurs alimentaires, du Moyen Age à l'aube du XX^e siècle*, Seuil, 2002.

(13) Rappelons que l'imagier est «un livre sans parole», sinon en général le nom de l'objet ou de l'animal représenté sur l'image. Mais ici l'imagier se construit par association d'idée d'une page à l'autre.

(14) *Un monde palestinien*, éd. Thierry Magnier, Paris, 2001. Livre publié à l'occasion du salon du Livre de Jeunesse de Montreuil de décembre 2001 qui avait comme région «invitée», les pays arabes. Le livre a été réalisé à partir d'un travail mené à l'été 2001 en Palestine par Katy Couprie.

la théière et toutes sortes de boissons dont le lait dans le biberon (nous voilà revenu aux origines, avec le bébé). Nous repartons alors aux jeux du tout petit: yaourt projeté par une cuillère sur des visages, «boulettes» de terre etc... Le livre se termine par une assiette vide «en bois gravé» et une photographie dans une cuisine avec cette interrogation:

Et c'est qui qui fait la vaisselle?

Dans *Un monde palestinien* l'enchaînement pour la partie alimentaire est la suivante: pain – pain et tomates – aubergines – plateau – assiettes – céramiques – repas – verre – hommage à la Palestine (bocal de confiture rempli de morceaux de cactus). On passe donc du concret à l'abstrait, du repas effectif à la métaphore.

Les arts de la table amènent aussi à parcourir les grandes distinctions du sucré et du salé, du cru et du cuit, distinctions sur lesquelles Lévi-Strauss a apporté une réflexion majeure¹⁵. Ces distinctions sont fondamentales aussi pour la compréhension des livres pour la jeunesse, non seulement ceux consacrés à la nourriture, mais aussi ceux où la nourriture prend une place de choix dans l'accompagnement de telle ou telle situation. Ce domaine mérite en lui-même une réflexion distincte que nous ne pourrions mener ici.

Evoquons seulement la tentation du sucré, celle qui amène à saisir la confiture haut perchée. Alice de Lewis Carroll n'est pas en reste. Nous citons ici une récente version réalisée par l'illustratrice Anne Herbauts¹⁶:

Elle saisit au passage un pot sur une des étagères: l'étiquette indique «Marmelade d'oranges» mais à sa grande déception, le pot est vide. Elle n'oserait pas le laisser tomber de peur de tuer quelqu'un plus bas, elle s'arrange donc pour le glisser au hasard de sa chute dans une des armoires.

Les petits doigts baladeurs de la petite enfance sont toujours très utiles pour chaparder, goûter les sauces, «lécher» les plats (eh oui! on «passe» la langue, comme le chat, sur les fonds de bons plats).

«A table» peut-être un moment vécu chez soi, au restaurant, en pique

(15) Voir notamment Claude Lévi-Strauss, *Le cru et le cuit*, tome 1 des *Mythologiques*, Plon, 2001.

(16) *Alice au pays des merveilles*, dans une nouvelle traduction, illustrations d'Anne Herbauts, Casterman, Paris, 2002.

nique. Dans un livre danois, les enfants ont tout détruit dans la maison mais «ça ne fait rien» dit le père et ils partent au «Mac Do» déguster un hamburger¹⁷.

Le repas comme moment de partage domine sa représentation chez Anne Brouillard¹⁸. C'est le monde du sucré (le gâteau) et de la boisson offerte.

Le temps passé à table dans un pays comme la France est très important (ou était très important). La tradition s'en perpétue au moins le dimanche et les jours de fête et il y a déjà beaucoup à lire sur les aller-retour entre le «fast food» et le «slow food». Les repas de famille peuvent durer des heures. Et même si aujourd'hui en général on autorise les enfants à «sortir de table» il peut encore y avoir des cas douloureux pour eux. Alors on exorcise aussi cela dans les récits. «Tentation», histoire figurant dans un recueil de Bernard Friot intitulé *Encore des histoires pressées*¹⁹, raconte l'histoire de l'enfant qui désolé que le repas n'en finisse jamais, joue avec une cuillère à soupe plongée dans le pot de yaourt et ce qui devait arriver arriva, une fois remplie,

un bon coup de point sur le manche de la cuillère et un jet de yaourt éclate sur le front, les yeux, la bouche de tante Isabelle...

Mais revenons sur un aspect abordé par les contes d'aujourd'hui qui insèrent les données alimentaires, que ce soit sur des histoires ressortant d'un certain réalisme que des contes de fées et d'ogres.

Il y aura toujours besoin d'un travail intérieur dans le rapport avec la mère, à travers notamment les images de «bonne» fée ou de «mauvaise» sorcière. Certaines avec leurs recettes culinaires. Les livres de recettes ont toujours la cote en France. Que ce soit des recettes qui semblent véritables ou des recettes faites de produits impossibles ou inexistantes (la «poudre de perlin-pinpin»)²⁰.

(17) Lars og Lone alene gemme (Lars et Lone, seuls à la maison) Jon Ranheimsaeter, éd. Gyldendal, Copenhague, 1997.

(18) Voir notamment *La terre tourne*, éditions du Sorbier, 1997.

(19) Bernard Friot, *Encore des histoires pressées*, éditions Milan, Toulouse, 2001.

(20) Citons deux livres de «recettes» dans cette veine parus chez de petits éditeurs: *Les recettes fantastiques de Tian*, de christ Grenouillet, éditions de la Renarde Rouge, 2001. *Contes à la confiture* (à lire au petit déjeuner), d'Olivier Belhomme et Stéphane Queyriaux, 2000.

Dans le mouvement des «contes à l'envers» ou «contes à rebours» on trouve des histoires d'ogres paisibles et végétariens.

Ainsi dans *Même pas peur*²¹, au grand dam de ses parents, un enfant-ogre est désespérément en décalage avec les mœurs de son groupe:

... même quand il fut devenu un grand gaillard barbu, Omer était toujours aussi gentil. Nul en boucherie, zéro en charcuterie. Il ne mangeait que des légumes et voulait devenir musicien.

Pour *Gontran le dragon*²² ce n'est guère mieux. Un vrai dragon pourtant, celui-là, mais qui, à son grand désespoir, ne sait pas cracher de feu. Il est lui-même conscient d'être ainsi en marge, il est la risée des enfants du village. Arrive enfin un jour de colère: il s'énerve et s'échauffe. Il crache enfin des flammes et il découvre «à sa grande surprise une nouvelle recette: les bananes flambées!».

Nous n'avons fait qu'esquisser quelques formes-sens toujours actives dans les livres pour les enfants d'aujourd'hui. Ils montrent que le plaisir de la langue est à prendre à la fois au sens propre (ce que la langue peut donner au corps), au sens figuré (les jeux de langage) et dans le jeu de l'un à l'autre. Les deux sont indissolublement liés. La pensée de l'enfance n'est-elle pas dans cette proximité d'une «pensée sauvage», cette fleur bien réelle - *Viola tricolor* - que Claude Lévi-Strauss plaçait en jaquette du livre portant le même titre²³. Nourritures terrestres et nourritures spirituelles sont inséparables, corps et âme se retrouvent dans la langue. Et cela commence dès l'enfance. C'est pourquoi cette littérature d'enfance mérite toute notre attention. Elle constitue un merveilleux point de vue sur l'univers de l'homme en sa totalité. L'homme qui rêve un matin d'été de

Rester allongé dans l'herbe, devenir son bol de chocolat²⁴.

Plaisir sans table, plaisir sans décoration. Plaisir de la frontière traversée entre soi et le monde.

(21) Editions Milan, Toulouse, 1999.

(22) Editions Milan, Toulouse, 2000.

(23) *La pensée sauvage*, Plon, Paris, 1962.

(24) Philippe Delerme, *La Première Gorgée de bière*, cité par Jean Perrot in *Jeux et enjeux du livre d'enfance et de jeunesse*, déjà cité, p. 43.